

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 24

Artikel: La vue
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Bois de Nernichens¹ et que je traduis du patois : « Près du village de Berolle, au-dessous du hameau de la Verrière, il y a une petite colline boisée qu'on appelle dans la contrée le Bois de Nernichens. Autrefois, les gens de Berolle la croyaient hantée et se seraient bien gardés de passer pendant la nuit dans son voisinage. Ils croyaient aussi qu'un grand trésor y était caché, gardé par un esprit que certains prétendaient avoir vu. Cet esprit se plaisait parfois à éteindre après la pluie ses trésors : argenterie, louis d'or, écus neufs, dans les prés tout autour de la colline qui reluisaient comme s'il y avait eu gellée blanche. Mais si quelqu'un voulait aller voir de près, tout cet étalage disparaissait par enchantement. »

« D'autres personnes prétendaient aussi qu'on voyait quelquefois une vieille femme assise sur un tronc dans la petite forêt et qui parlait toutes les langues.

« On comprend que le Diable de Mollens qui connaissait ces superstitions n'ait pas résisté au désir d'en tirer parti. Sachant que bien des personnes, qui n'étaient pas toutes de la contrée, n'auraient pas demandé mieux que de remplir leurs poches aux dépens du trésor de Nernichens, il alla les trouver et leur tint à peu près le langage suivant :

« — Savez-vous ! J'ai votre affaire ; il y a moyen d'avoir les écus, je sais où ils sont ; ils sont sous le gros chêne au haut du crêt. Mais cet argent est gardé par un esprit si méchant que s'il nous attrapait, il pourrait parfaitement nous tordre le cou, cependant je veux essayer, si vous voulez bien vous fier à moi.

« Comme on peut le penser, confiance entière fut accordée à un personnage qu'on savait si habile et quelque peu appartenant avec les esprits. Il voulut bien leur donner tout de suite les indications nécessaires pour réussir une si magnifique opération.

« — A présent, écoutez-moi, leur dit-il, il ne s'agit pas de badiner avec l'esprit. Nous irons demain creuser sur le crêt, mais vous devez apporter des vivres pour qu'il les trouve quand il viendra vers minuit recompter son trésor, sans cela, je ne garantis rien. Il vous faut apporter du pain blanc, du rôti et du vin bouché. — Vous entendez bien : du pain blanc, du rôti et du vin bouché. Nos crédules nigauds apportèrent des vivres pour l'esprit, comme il leur avait été recommandé.

« Ils creusèrent sur le crêt un grand creux, ce qui les occupa assez longtemps parce qu'il fallait faire ce travail en cachette et que toutes les heures n'étaient pas bonnes pour travailler. Naturellement, tous les jours les provisions de pain blanc, de rôti et de vin bouché devaient être renouvelées.

« Qui est-ce qui mangeait tout cela ? Ce n'est pas difficile à deviner. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les matins tout avait disparu, il ne restait pas trace du rôti, du pain blanc, pas plus que du vin bouché.

« Des fois, à ce que disait Butty, l'esprit était mal tourné, mécontent, et ces jours-là il n'était pas question d'aller creuser sur le crêt, aussi renvoyait-il les intéressés qui devaient aller dire des prières à la croisée des chemins.

« — Il faut vous en aller pour aujourd'hui, il n'y a rien à faire sur le crêt, l'esprit a vu le creux et il a fait un train d'enfer depuis minuit jusqu'à quatre heures du matin. Ce sera pour demain, mais surtout n'oubliez pas le rôti, le pain blanc, le vin bouché et du bon surtout, peut-être n'a-t-il pas trouvé le dernier de son goût.

« D'autres fois, il leur faisait faire toutes espèces de simagrées, des processions et je ne sais trop quoi.

« Un jour que l'esprit était terriblement en colère, il leur demanda d'apporter des chandelles

¹ A Mollens et Montricher on admet que les événements dont le récit suit se sont passés au bois de l'Etremble.

² Parmi celles-ci se trouvait, m'a-t-on assuré, le nommé Cretigny de Reverolle.

qu'il fit allumer et planter en rond, autour d'un tapis bariolé où il se tenait accroupi. Il avait sa baguette de coudrier, tout son attirail de sorcier et faisait des exorcismes proportionnés à la colère de l'esprit. Les amateurs devaient pendant ce temps, les uns se tenir à quatre, d'autres faire la pièce droite et d'autres encore tirer la langue.

« Une autre fois que l'esprit était de nouveau trop méchant pour penser à une prise de possession du trésor, Butty les conduisit derrière une haie et leur parla ainsi :

« — Ecoutez, mes amis ! cette fois nous avons le trésor, mais il faut faire encore quelque chose pour être sûr de la réussite.

« Vous allez faire tout ce que vous me verrez faire et surtout sans rien dire ; faites bien attention.

« Notre sorcier prend alors son couteau, coupe une baguette de coudrier de longueur raisonnable, la fend à une des extrémités et se la pince au bout du nez. Tous les autres font naturellement comme lui. Mais, ce n'est pas tout, Butty ôte sa veste, ôte son gilet, son pantalon, tant qu'à la fin il ne lui resta comme vêtement, non pas la feuille de vigne classique, mais seulement la baguette pendue au bout de son nez. Chacun l'imita et dans cet équipage, ils vont ainsi les uns derrière les autres en procession, leur chef, le sorcier le premier, qui les mène, qui les mène, tant qu'à la fin toute la bande arriva à L'Isle à l'heure où les gens se levaient et sortaient de leurs maisons.

Vous pouvez penser de quelle manière ces pèlerins d'un nouveau genre furent reçus et comment le vocabulaire choisi de l'époque fut mis à contribution comme les projets de tous genres. Ce fut une « conduite de Grenoble » absolument réussie ; chacun prit ses jambes à son cou pour aller retrouver ses habits derrière la haie.

« Mes pauvres amis ! Mes pauvres amis ! leur cria Butty, vous avez gâté toute l'affaire, il ne fallait pas vous sauver ; tout est à recommencer. Cependant, malgré cela, je vous promets que si vous ne perdez pas courage nous aurons le trésor. Rapportez du pain blanc, du rôti et du vin bouché, et puisque la procession a manqué, il nous faut faire quelque chose d'autre pour se préparer quand le moment sera venu.

« — Vous, dit-il aux uns, vous mangerez pendant quinze jours de la biolle noire et vous autres de la biolle blanche et après cela nous verrons.

(A suivre).

Ad. Besson.

La vue. — Il a déménagé depuis quelque temps pour habiter aux environs de la gare de Cormavin.

Comme un ami lui demandait son adresse :

— Ma maison est près de la gare, fit-il... Si tu savais comme la vue est amusante.

— Amusante ? Qu'est-ce qu'on voit ?

— La tête des gens qui ratent le train !

LA VÉRITÉ

LES savants trouvent toujours le moyen de nous étonner. En voilà un qui a usé sa matière grise en de longs et difficiles travaux de laboratoire à la recherche d'un vaccin qui, inoculé à n'importe qui, l'oblige à dire partout et sans fard, la vérité. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que cet homme a fini par trouver ce qu'il cherchait. Vous rendez-vous compte des conséquences de cette découverte ? Les malfaiteurs à qui l'on aura fait une piqûre seront assez abruti pour ne plus même prendre la peine de masquer la vérité, et de chercher à monter le cou aux juges. « Eh bien oui, diront-ils à la première interrogation, c'est moi qui ai supprimé cette femme ». La découverte nouvelle du savant ne serait pas à redouter au contraire, si elle se bornait à cet usage, mais, dans les diverses circonstances de la vie, on inoculera le serum à tout le monde.

Les femmes jalouses l'emploieront à l'égard de leur mari et réciproquement ; il y aura des catastrophes. Si tout le monde se voit obligé de dire la vérité, quelle salade au jour de l'an et même dans les quotidiennes et ordinaires rela-

tions ! Que d'amis intimes nous traiteront de veau, que d'héritiers nous serreront le cou au lieu de nous serrer la main ! Supprimés, ces mensonges diplomatiques qui constituent la politesse que nous employons pour nous montrer aimables ou agréables en société. Gare aux femmes qui doivent leur jeunesse aux teintures et aux produits de beauté ! Gare à tous ceux chez qui nous allons dîner parce qu'ils ont du crédit, des relations et qu'ils peuvent nous être utiles ; nous les traiterons impitoyablement. Nous voyez-vous obligés, par un tout puissant et sale microbe, de dire ce que nous pensons devant eux à notre concierge, à notre propriétaire, à notre belle-mère, à notre receveur, à notre syndic ! Et celui-ci, le voyez-vous obligé de dire la vérité ? Non, l'existence est déjà assez intenable, il faut absolument enfermer le savant qui a trouvé le microbe de la vérité et le museler. Il y a assez de drames et de catastrophes pour nous faire prendre déjà la vie en gripe.

Perplexité. — Dans une brasserie de Munich. Un Munichois et un étranger sont en train de causer.

— Moi, dit le premier, quand j'ai soif, je bois de la bière ; quand je veux être gai, du vin ; quand je ne me sens pas bien, du schnaps.

— Et quand buvez-vous de l'eau ?

— Boire de l'eau ? Jamais je n'ai eu un cas aussi grave à résoudre.

L'INVITATION

VEMPS où il fait bon boire au chaud. Temps où il fait bon boire à la cave ; si on faisait les invitations.

Si on disait à tous ceux qui sont les nôtres de venir, même de loin, parce que le voyage en vaut la peine.

A nos Valaisans d'en amont, à nos Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne, aux gens de Genève.

Aux messieurs de Lyon même et à ceux d'en-
de plus en aval, ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon.

Si on allait jusqu'à ceux de Marseille, parce qu'ils reconnaîtraient vite quand même dans nos verres, et déjà rien qu'à sa couleur, le vin de cassis qu'ils boivent chez eux.

Et reconnaîtraient le couteau sûrement, la côte sûrement et reconnaîtraient cette eau sûrement, et tous reconnaîtraient leurs mots et leur allure, s'étant assis entre les grands vases et à la table qu'il y a.

Quand on trinquera à la ronde (quand est-ce que ce sera ?) avec ceux de notre parenté, enfin connus de nous et enfin nous connaissant ; et on boira à leur santé et à la santé du pays commun, on boira au lac et au Rhône, aux enfants du lac et aux enfants du Rhône.

Si on faisait quand même cette invitation... (Le Chant de notre Rhône). C.-F. Ramuz.

LES PETITS POIS

UN maréchal de Saxe voulant recevoir son état-major avant l'ouverture d'une campagne, fit venir de Paris quelques litres de petits pois qui lui revenaient à plus de 25 louis. Il défendit à son maître d'hôtel d'en rien dire ; il se faisait une tête de surprendre ses convives à l'aspect d'un plat aussi rare, tant que de la saison (on était au mois de mars) que de la circonstance.

Le moment venu, il ne voit pas paraître les pois tant attendus. Il fait appeler le maître d'hôtel :

— Et les petits pois ? lui dit-il à l'oreille.

— Monseigneur !...

— Quoi, Monseigneur !

— Il y en avait si peu quand ils ont été cuits, que le petit marmiton les a pris pour un reste et les a mangés.

— Qu'on me l'amène !

Le petit marmiton paraît plus mort que vif.

— Et les petits pois, lui dit le maréchal, les as-tu trouvés bons ?

— Oui, Monseigneur.

— A la bonne heure ! qu'on lui fasse boire un coup !